

Paru dans : Le français moderne, LI, juillet 1983, n°3, pp. 260-262.

SÉMINAIRE DE
LINGUISTIQUE I
V
DOMINICY
13

Jean-Claude CHEVALIER, *Verbe et phrase (Les problèmes de la voix en espagnol et en français)*, Paris, Editions Hispaniques (Collection « Thèses, Mémoires et Travaux »), 1978, 254 p.

Issu d'une thèse présentée devant l'Université de Paris-Sorbonne, l'ouvrage de Jean-Claude Chevalier défie la recension, et cela pour des raisons fondamentales. Tout d'abord, l'auteur étudie deux langues dont la proximité génétique et typologique n'exclut pas qu'elles manifestent, dans le domaine de la voix verbale, des comportements mutuellement irréductibles. On s'attendrait, dès lors, à lire un travail de linguistique comparative ou contrastive qui nous aiderait à comprendre certaines singularités surprenantes : par exemple, l'absence d'un véritable complément d'agent avec le pronominal passif en français (cf. l'espagnol *Se cree por muchos que...*) ou le développement du pronominal impersonnel en espagnol (*Se les llevó a la policía*). Or, si les deux idiomes se trouvent parfois mis en parallèle, la confrontation paraît, dans l'ensemble, tenir du hasard, et suscite par conséquent un sentiment presque constant de gratuité. Le choix même des attestations citées n'obéit, pour la plupart des cas, à aucune nécessité, et ne conduit à aucun développement systématique. Ce jugement global ne porte cependant que sur un pan du livre examiné. En effet, J.-C. C. a aussi — sinon surtout — voulu apporter une contribution originale à la théorie guillaumienne du verbe. Son ouvrage doit également être évalué à ce second niveau, sans que, pour autant, l'on oublie les apports d'autres doctrines ou les recherches, plus humbles en apparence, des philologues traditionnels.

L'espace et la compétence nous manquent pour analyser avec tout le détail souhaitable cette nouvelle mouture du modèle guillaumien. Placé sous l'égide d'un dithyrambe au verbe (p. 9 : « Le verbe (...) est probablement le noyau

résiduel sur lequel, historiquement, toutes les autres catégories constituées ont été prélevées ») dont Edward Stankiewicz a pertinemment retracé la genèse (dans D. Hymés, éd., *Studies in the History of Linguistics*, Bloomington, 1974), l'exposé de J.-C. C. distingue trois articulations successives. La première caractérise le verbe par la « prédictivité », phénomène précoce de langue qui sous-tend la prédication réalisée en discours (p. 16). La deuxième introduit, dans cet ordre, les « phasés » de voix, d'aspect, de mode, de temps et de personne qui définissent les différents termes du paradigme verbal (voir les figures des pp. 73-74). Enfin, la troisième articulation, qui fait l'objet des développements les plus approfondis et se situe au niveau de la « lexigenèse » ou « idéogenèse » (p. 77), aborde quelques problèmes liés à l'existence des causatifs lexicaux et aux emplois moyen et passif du pronominal.

D'emblée une première remarque s'impose. Comme le laisse déjà soupçonner la trop mince bibliographie placée en fin de volume (pp. 250-252), l'auteur n'a pas cru nécessaire de dresser un authentique état de la question. Cette carence affecte surtout le domaine hispanique (les travaux de Cartagena, García, Goldin, Green, Monge, Otero, Schrotten, Suñer et bien d'autres, tous antérieurs à 1977, ne sont pas utilisés) et explique, en partie, le peu d'intérêt que l'ouvrage présente pour l'étude contrastive du français et de l'espagnol. Mais la même insuffisance se manifeste au plan théorique : ainsi les recherches influencées, de près ou de loin, par la grammaire générative sont-elles totalement négligées (Boons-Guillet-Leclère) ou évoquées de manière occasionnelle et volontiers évasive (Fillmore, Ruwet).

Ces reproches quasiment académiques (que nous formulons avec d'autant plus de conviction que le texte recensé a été soumis comme thèse de doctorat) pèsent cependant peu, à nos yeux, en regard des objections de fond que l'on peut adresser à J.-C. C. En effet, le livre souffre, comme beaucoup d'autres exposés guillaumiens ou para-guillaumiens, d'un défaut épistémologique pernicieux, qui consiste à admettre, sans discussion sérieuse, les analyses intuitives fournies par la grammaire et l'orthographe traditionnelles. Deux illustrations suffiront à concrétiser notre critique. Dans le chapitre consacré à la première articulation, l'auteur soutient que le verbe français, à l'opposé du verbe espagnol, offre, en langue, une définition insuffisante du support et ne peut donc faire l'économie du pronom conjoint lors de la réalisation discursive (p. 19, 24). Pour parvenir à une telle conclusion, il faut postuler que *je mange* n'est pas une forme verbale, c'est-à-dire que le mot écrit prime sur le mot phonologique. Quant au fait que *je* peut être séparé du premier verbe qui le suit par d'autres morphèmes (dont l'inventaire se révèle d'ailleurs aisé), on ne saurait l'invoquer sans écarter du paradigme verbal les formes passives, composées et pronominales. De même, au chapitre 2, la forme *eras matado* se voit intégrer au paradigme, tandis que *estás matado* n'est pas discuté, et que l'agrammaticalité de *fue a llover* contribue à disqualifier *ibas a matar* (p. 29, 36). Encore une fois, le poids des conceptions traditionnelles du passif et des temps exerce ici une influence implicite mais décisive. Pourquoi n'exclurait-on pas du paradigme le morphème de passé simple, sous le prétexte qu'à la différence des morphèmes de présent et d'imparfait, il se révèle incompatible avec le morphème de futur ?

Au-delà de ces réserves générales, nous voudrions formuler quelques observations de détail :

p. 15 : l'auteur écrit que « Dire quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un, ce n'est rien d'autre que la bonne vieille prédication des philosophes et des logiciens. C'est donner un être (*sujet*) et sur lui fournir une information (*prédicat*) ». Que faire alors de *Rien n'est inutile* ?

p. 22 : Si le verbe français réclame toujours un pronom conjoint en discours, comment expliquer des phrases comme *Faut le faire !*, *Faut dire qu'elle est jolie*. S'agit-il de style télégraphique ?

p. 36 : Des tournures comme *Parecía ir a decir algo* sont beaucoup plus acceptables que, par exemple, *Pretende ir a decir algo*, ce qui soulève le problème des verbes à « montée du sujet ». Même en français, *Il semblait aller dire quelque chose* reste meilleur que *Il prétend aller dire quelque chose*.

p. 48 : Sur le futur antérieur, pourquoi ne pas renvoyer à Wilmet ?

p. 81-86 : La discussion consacrée à l'instrumental tourne court.

Comment expliquer la différence d'acceptabilité entre *Cette clé ouvre la porte du salon* et *Ce marteau ouvre la porte du salon* ?

p. 113 : La représentation proposée décrit, mais n'explique pas, les différences entre *casser* et *briser* (*La branche casse* vs. **La branche brise*).

p. 151, 160-161 : l'auteur établit bien, contre Ruwet, que le sujet d'un pronominal passif est inanimé. L'ensemble du passage constitue une réflexion intéressante, mais fort rapide, sur une question qui connaît de nombreux prolongements en espagnol (pronominal impersonnel, emploi de la préposition *a*).

p. 165 : il faut expliquer pourquoi *Se matan campesinos* est meilleur que *Se matan los campesinos* au pronominal passif. En outre, l'auteur ne nous dit rien du tour archaïque *Se matan a los campesinos*.

p. 175 : Comment expliquera-t-on l'ambiguïté de *Il s'est fait tuer (à la guerre vs. par son valet de chambre, à qui il a ordonné de lui tirer dessus)* ? Tous les exemples de l'auteur sont du type *Il s'est vu prendre son porte-monnaie*, où, dans une des deux lectures, l'individu désigné par *il* est « gène » ou « sujet profond » du verbe à l'infinitif.

Marc DOMINICY